

Recherches amérindiennes au Québec



Les Autochtones ne sont pas des pandas. Histoire, autochtonie et citoyenneté québécoise, Réjean Morissette. Coll. « Cahiers du Québec : Cultures amérindiennes », Hurtubise HMH, Montréal, 2012, 402 p.

Brian Gettler

Volume 41, numéro 2-3, 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1021625ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1021625ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (imprimé)

1923-5151 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

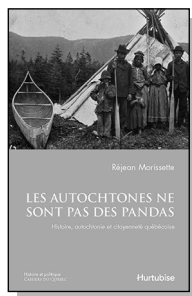
Gettler, B. (2011). Compte rendu de [*Les Autochtones ne sont pas des pandas. Histoire, autochtonie et citoyenneté québécoise*, Réjean Morissette. Coll. « Cahiers du Québec : Cultures amérindiennes », Hurtubise HMH, Montréal, 2012, 402 p.] *Recherches amérindiennes au Québec*, 41(2-3), 208–210.
<https://doi.org/10.7202/1021625ar>

Lamb 2005). « Notons néanmoins que la notion d'adaptation n'est pas considérée aujourd'hui comme une explication relevant du domaine scientifique au vu de sa nature tautologique. » (p. 101) Cet « aujourd'hui » s'appuie sur deux publications de Cowgill datant de 1975... Dans l'une d'elles, Cowgill (1975) critique en réalité la pression démographique ; il ne remet pas en question la validité de l'approche darwinienne. Gallay cite aussi Gould, alors que ce dernier a défendu que sur le plan logique l'adaptation n'était pas une tautologie (Gould 1998 [1976]). Sur le plan méthodologique, le problème demeure, mais Gallay se garde bien de nuancer son propos.

Ronan Méhault
candidat au doctorat,
département d'anthropologie,
Université de Montréal

Ouvrages cités

- ARNOLD, P.J., 2000 : « Working Without a Net: Recent Trends in Ceramic Ethnoarchaeology ». *Journal of Archaeological Research* 8(2) : 105-133.
- BARD, Jonathan B.L., 2011 : « The next evolutionary synthesis: From Lamarck and Darwin to genomic variation and systems biology ». *Cell Communication and Signaling* (9) : 30.
- COWGILL, G.L., 1975 : « On Causes and Consequences of Ancient and Modern Population Changes ». *American Anthropologist*, New Series, 77(3) : 505-525.
- GARDIN, J.-C., 1979 : *Une archéologie théorique*. Hachette (L'Esprit critique), Paris.
- GOULD, S.J., 1998 [1976] : « Darwin's Untimely Burial », in M. Ruse (dir.), *Philosophy of Biology* : 93-98. Prometheus Books, New York.
- HARRIS, M., 1976 : « History and Significance of the Emic/Etic Distinction ». *Annual Review of Anthropology* 5 : 329-350.
- HAYDEN, B., 1984 : « Are Emic Types Relevant to Archaeology? » *Ethnohistory* 31(2) : 79-92.
- HEADLAND, T.N., R.L. PIKE et M. HARRIS, 1990 : *Emics and Etics: The Insider/Outsider Debate*. Sage, Newbury Park, CA.
- JABLONKA, E., et M.J. LAMB, 2005 : *Evolution in Four Dimensions*. The MIT Press, Cambridge, Massachusetts.
- STARK, M.T., 2003 : « Current Issues in Ceramic Ethnoarchaeology ». *Journal of Archaeological Research* 11(3) : 193-242.



Les Autochtones ne sont pas des pandas. Histoire, autochtonie et citoyenneté québécoise

Réjean Morissette. Coll. « Cahiers du Québec : Cultures amérindiennes », Hurtubise HMH, Montréal, 2012, 402 p.

LES AUTOCHTONES ne sont pas des pandas, de Réjean Morissette, est un pamphlet politique ambitieux, qui ne propose rien de moins qu'une refonte complète des relations entre Québécois et Premières Nations. Dressant un portrait très sombre des conditions de vie actuelle dans les communautés autochtones de la province, Morissette propose ainsi que le Québec se dote d'« un statut citoyen unique » pour les autochtones (p. 372), défini à travers un processus démocratique engageant tout Québécois, qu'il soit autochtone ou non, et qui laisserait complètement de côté le recours aux institutions juridiques comme moyen de négociation politique. Même s'il pouvait accorder certains privilèges aux Premières Nations (privilèges qui ne sont toutefois jamais explicités), le programme de l'auteur supprimerait toute distinction légale fondée sur le statut indien puisqu'il affirme que celui-ci ne fait qu'entretenir des « relations racistes permanentes », faisant que les autochtones ne jouissent pas des mêmes droits et n'assument pas les mêmes responsabilités que leurs concitoyens non autochtones. Morissette croit que, de cette manière, la société québécoise pourrait rompre avec son histoire récente de relations tumultueuses avec les Premières Nations et ainsi régler une fois pour toutes les nombreux différends concernant le territoire et limitant l'exploitation des ressources naturelles du Québec.

Malgré les prétentions de l'auteur, le projet n'a rien de très novateur mais représente plutôt une adaptation au contexte québécois des idées du politologue Tom Flanagan (2002),

qui exclut cependant toute participation du gouvernement fédéral. Puisque la province n'a jamais ratifié la constitution canadienne et qu'elle forme une société distincte, le gouvernement du Québec ne devrait pas accepter l'autorité d'Ottawa en matière autochtone. Tout comme Flanagan, cependant, Morissette soutient qu'il existe une orthodoxie politique à l'égard des autochtones, un consensus partagé par la plupart des juristes, historiens, anthropologues, responsables gouvernementaux et leaders autochtones, voulant qu'il soit naturel que les Premières Nations, en raison de leur statut particulier, soient soumises à un carcan légal distinct de ceux s'appliquant au reste de la population. Comme Flanagan, Morissette considère que cette orthodoxie ne bénéficie qu'à une infime minorité des autochtones. Selon lui, elle plonge en effet la majorité de cette population dans la plus grande précarité, alors même qu'elle serait précisément supposée les en sortir. En revanche, elle contribue à garantir un travail fort lucratif à une armée de fonctionnaires et d'avocats, ainsi qu'à une poignée d'Amérindiens, pour la plupart militants ou politiciens. Tout comme des générations de fonctionnaires avant lui, Morissette tente donc de résoudre le « problème indien » en cherchant à faire table rase des relations entre les Autochtones et le reste de la société, convaincu que leur état actuel est intenable.

Qu'on approuve ce projet ou non, l'organisation et le contenu du livre empêchent que l'on puisse même en débattre. Dans la première des quatre parties du livre, Morissette dresse un portrait des Premières Nations du Québec à l'heure actuelle, en se concentrant avant tout sur leur démographie et sur leurs structures de gouvernance. Tandis que certaines communautés situées dans le nord de la province (avec l'exception notable des nations signataires de la Convention de la Baie James et du Nord québécois) vivent dans une misère généralisée, Morissette fait valoir la relative aisance de celles qui sont établies près des centres urbains, soulignant le poids politique démesuré de

ces dernières, surtout au sein de l'Assemblée des Premières Nations du Québec et du Labrador. Selon lui, cet état des choses contribue au maintien d'une situation politique dans laquelle les ressources étatiques sont investies là où elles ne sont pas nécessaires. Dans les deux sections qui suivent, l'auteur se penche sur l'histoire amérindienne depuis l'arrivée des Européens jusqu'à nos jours, consacrant ainsi plus de la moitié du livre à un survol historique, en dépit de sa propre affirmation selon laquelle *Les Autochtones ne sont pas des pandas* « n'est surtout pas un livre d'histoire » (p. 26). Dans la dernière partie de l'ouvrage, Morissette expose ce qu'il considère être les torts subis par la plupart des autochtones en raison de la mauvaise stratégie politique de leurs leaders face à la société québécoise et canadienne et propose un projet politique (plutôt vide, d'ailleurs) visant à y remédier. Ainsi, au lieu de consacrer la plus grande partie de l'ouvrage à élaborer son projet de refonte des relations, à en justifier l'intérêt et à proposer des modalités pour sa réalisation (ce à quoi l'on aurait été en droit de s'attendre), Morissette nous offre surtout une analyse historique, qui prétend démontrer que les revendications des Premières Nations québécoises ne se fondent sur rien. Cet attachement à la question historique est d'autant plus étonnant que, selon l'auteur, la seule façon d'inclure les Autochtones au sein de la société québécoise serait de mettre de côté l'histoire et les concepts juridiques connexes (tels que l'occupation ancestrale du territoire et le titre aborigène) qui ne contribuent qu'à entretenir des relations acrimonieuses.

Outre sa structure déficiente, l'ouvrage est aussi handicapé par son contenu historique extrêmement discutabile. Morissette affirme que l'histoire autochtone du Canada et du Québec « reste à écrire » (p. 76), accusant les historiens d'« extrême pudeur » : selon lui, aucune enquête n'aurait été menée jusqu'ici sur la présence autochtone au moment de l'arrivée des Européens sur le territoire actuel de la province (p. 265). Dans la même veine, il accuse les

anthropologues d'être des « charlatans de première en matière d'études autochtones » (p. 329) ayant érigé en consensus disciplinaire (largement partagé par les historiens d'ailleurs) ce qu'il qualifie de pur « fantasme » : l'idée selon laquelle la présence des Premières Nations du Québec serait antérieure à l'arrivée des Européens. Cette interprétation ne s'appuie toutefois sur aucune démonstration, et Morissette ne fait que très peu référence à des études pertinentes qui représentent l'état actuel de l'historiographie : ses sources, en effet, sont soit des rapports gouvernementaux inédits, soit des études publiées pour l'essentiel il y a plus de trente ans. Lorsqu'on considère la quantité extraordinaire d'études publiées depuis les années 1970 sur les autochtones du Québec et sur les thématiques abordées par l'auteur, il est difficile de douter qu'il ne les ignore pas sciemment afin de ne pas avoir à affronter la littérature scientifique abondante quant à la présence millénaire des populations autochtones sur le territoire québécois (voir, notamment, Francis et Morantz 1984; Chapdelaine 2007; Clermont 1999) et à l'histoire des Premières Nations après l'arrivée des Européens (voir Havard 2001). De plus, Morissette ne cite aucune étude archéologique pour appuyer son idée que l'« histoire factuelle, véritable [des autochtones], n'existe que depuis 500 ans » (p. 76), bien que depuis des décennies les archéologues accumulent des données détaillées sur la présence autochtone au Québec avant et après l'arrivée des Européens (voir Corbeil 1995). On peut être en désaccord avec la grande majorité des études publiées depuis trente ans, mais encore faut-il les critiquer directement et en réfuter les principaux arguments si l'on veut sérieusement proposer autre chose.

Ses affirmations quant à l'absence des Amérindiens du territoire québécois avant l'arrivée des Européens se fondent sur une vision proche de celle sur laquelle les empires européens se sont appuyés pour prétendre à une légitime prise de possession des territoires d'outre-mer. Plus précisément, Morissette s'appuie de manière

implicite sur les idées politiques et légales de John Locke et d'Emmerich de Vattel. Selon ces penseurs des XVII^e et XVIII^e siècles, l'agriculture constituait le seul bon usage des terres, un postulat qui a permis aux empires de justifier leur prise de possession d'une grande partie de la superficie du monde car, selon cette logique, les autochtones de l'Amérique du Nord et d'ailleurs n'exploitaient pas leurs terres à leur plein potentiel. Même s'il ne se réfère jamais explicitement à Locke ou à Vattel, Morissette souscrit néanmoins clairement à leur vision lorsqu'il écrit que, « [h]ormis les Hurons et les Mohawks, aucune autre nation n'a de présence significative et organisée sur le sol québécois » (p. 110). Selon lui, tout peuple qui n'habite pas des « bourgades permanentes » ou qui ne possède pas « de forces armées menaçantes » ne peut constituer une véritable communauté. Non seulement cette position est profondément ethnocentriste, mais elle démontre que Morissette fait preuve d'une méconnaissance à l'égard de l'historiographie récente qui a mis en évidence que les Innus de la Côte-Nord, agissant comme une véritable communauté politique, ont représenté une réelle menace pour les Français dans les premières décennies suivant la fondation de Québec (Beaulieu 2008).

Des exemples similaires d'ignorance historiographique se retrouvent à plusieurs endroits dans le livre (à l'égard des traités, notamment, ou de la traite de fourrures, de la présence autochtone en dehors de la vallée du Saint-Laurent et de l'histoire économique des différentes communautés) et contribuent à discréditer la remise en question que fait l'auteur concernant l'applicabilité du concept d'autochtonie au Québec – qu'il considère d'ailleurs comme rien de moins qu'un « fantasme romantique » (p. 112). Ailleurs dans le livre, Morissette cache l'existence même de débats historiographiques majeurs. Par exemple, il présente le découpage des territoires de chasse des peuples algonquins comme étant uniquement le résultat de l'implantation de l'économie de

marché grâce au commerce des fourrures, occultant complètement l'un des débats anthropologiques et historiques les plus célèbres du dernier siècle – et qui n'est d'ailleurs toujours pas résolu (p. 88-90). Même lorsqu'il débord des limites de la seule histoire autochtone, pour s'attaquer à celle des Québécois en général, ses lacunes scientifiques persistent. Ayant déposé en 1980 un mémoire de maîtrise portant sur la Révolution tranquille, Morissette se croit en effet suffisamment expert pour écrire longuement sur cette période de l'histoire sans même jamais effleurer l'immense production historiographique des trente dernières années.

Au-delà des nombreuses erreurs (accidentelles ou délibérées) que contient le livre, *Les Autochtones ne sont pas des pandas* manifeste un mépris évident à l'égard des Premières Nations. En plus du dénigrement auquel se livre Morissette face à la vision que les Premières Nations ont de leur propre histoire – laquelle s'accorde en plusieurs points avec celles des historiens et des anthropologues –, il se moque littéralement à plusieurs reprises des projets de société poursuivis par de nombreuses communautés. Il prend pour cible, entre autres, les Algonquins de Kitcisakik qui, selon lui, « fabule[nt] sur la construction d'un village de 120 millions de dollars situé à plus de 100 kilomètres en forêt de Val-d'Or sur une supposée terre ancestrale ». Morissette caractérise ce projet, que les Algonquins appellent Wanaki, d'« espèce de village de Disneyland avec la fée Clochette en prime pour distribuer le bonheur parmi ses habitants » (p. 230-231).

Ce mépris, exprimé par un fonctionnaire provincial, soulève de sérieuses questions quant à la volonté réelle du Québec de conclure des ententes avec les Premières Nations. En effet, comment imaginer qu'un État qui, comme l'annonce la quatrième de couverture, a retenu les services de Morissette de 2002 à 2010 « au Secrétariat aux affaires autochtones en tant que responsable des liaisons gouvernementales auprès de diverses nations autochtones du Québec » et

qui l'emploie désormais dans le cadre du Plan Nord, puisse maintenir des relations respectueuses avec une population ainsi méprisée par ses propres agents? Est-il réellement étonnant que des négociations ne mènent à rien lorsque des fonctionnaires ridiculisent la vision qu'ont les Premières Nations de leur propre histoire, en la qualifiant de « fabuliste » et en affirmant qu'une part centrale de cette vision – à savoir la domination des autochtones par les colonisateurs – « s'avère fictive » (p. 294)? Quoi qu'on pense du projet politique que propose Morissette, il ne sera jamais pris au sérieux tant et aussi longtemps qu'il sera posé dans un langage aussi méprisant à l'égard de ceux qui sont supposés en tirer bénéfice.

Les Autochtones ne sont pas des Pandas est un ouvrage qui, s'il est diffusé largement, pourrait contribuer à envenimer les relations entre le Québec et les Premières Nations, plutôt que de régler le conflit, comme Morissette prétend vouloir le faire. Son utilisation de l'histoire s'avère caricaturale et est nettement plus « fabuliste » que le récit historique tenu par la plupart des anthropologues et des autochtones. Sa démonstration risque de conforter précisément tous ceux qui cherchent à exclure les Premières Nations de la société québécoise. Par son mépris évident, il risque également d'annihiler toute possibilité d'intégration politique des Autochtones. Pour toutes ces raisons, ce livre constitue une entrave à toute réflexion sérieuse sur les façons de promouvoir la participation des Autochtones à la vie politique du Québec. Le dénigrement de l'auteur et sa méconnaissance historique rendent plus difficiles encore des relations déjà tendues.

Brian Gettler

Département d'histoire
et d'études classiques
Université McGill

Ouvrages cités

- BEAULIEU, Alain, 2008 : « “L'on n'a point d'ennemis plus grands que ces sauvages” : L'alliance franco-innue revisitée (1603-1653) ». *Revue d'histoire de l'Amérique française* 61(3-4) : 365-395.
- CHAPDELAINE, Claude, (dir.), 2007 : *Entre lacs et montagnes au Méganticois* :

12 000 ans d'histoire amérindienne. Paléo-Québec n° 32, Recherches amérindiennes au Québec, Montréal.

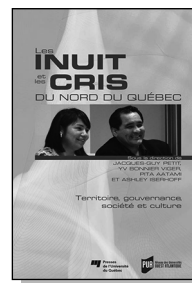
CLERMONT, Norman, 1999 : « La préhistoire québécoise », in R. Lahaise (dir.), *Québec 2000 : Multiples visages d'une culture* : 57-74. Hurtubise HMH, Montréal. Disponible sur Internet : <<http://classiques.uqac.ca/>> (consulté le 21 novembre 2012).

CORBEIL, Pierre, 1995 : « La préhistoire du Québec : une bibliographie indexée et informatisée », in A.-M. Balac, C. Chapdelaine, N. Clermont et F. Duguay, *Archéologies québécoises* : 439-488. Paléo-Québec n° 23, Recherches amérindiennes au Québec, Montréal.

FLANAGAN, Tom, 2002 [2000] : *Premières Nations? Secondes regards*. Septentrion, Sillery.

FRANCIS, Daniel, et Toby MORANTZ, 1984 [1983] : *La traite des fourrures dans l'est de la Baie James, 1600-1870*. Presses de l'Université du Québec, Sainte-Foy.

HAVARD, Gilles, 2001 [1992] : *The Great Peace of Montreal of 1701: French-Native Diplomacy in the Seventeenth-Century*. Édition révisée. McGill-Queen's University Press, Montréal et Kingston.



Les Inuits et les Cris du nord du Québec. Territoire, gouvernance, société et culture

Jacques-Guy Petit, Yv Bonnier Viger, Pita Aatami et Ashley Iserhoff. Presses de l'Université du Québec, 2011, 432 p.

L'INITIATIVE DU CENTRE pluridisciplinaire d'études canadiennes, le colloque international qui s'est tenu au mois d'octobre 2009 à l'Université d'Angers, a réuni chercheurs français et canadiens mais aussi leaders cris et inuits exerçant des responsabilités dans leurs administrations respectives. L'ouvrage qui en résulte consiste à comprendre comment les populations cries et inuites du nord du Québec construisent les bases d'un nouveau cadre institutionnel et social tout en maintenant leurs traditions. Au fondement de celles-ci, le